

Faire corps

Camille Anctil-Raymond

Numéro 270, automne 2019

La partie essai : Théorie et création littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Anctil-Raymond, C. (2019). Compte rendu de [Faire corps]. *Spirale*, (270), 34–36.

Faire corps

FASTES

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD
L'Hexagone, 2018, 74 p.

« APPARAÎTRE DANS LA VILLE »

**CHLOÉ SAVOIE-BERNARD
DANS NOÉMIE DÉSILETS-
COURTEAU (DIR.),
11 BREFS ESSAIS POUR
L'ÉGALITÉ DES SEXES.
HORIZONS FÉMINISTES
ÉMERGENTS**

Somme toute, 2019, p. 69-77

« À TRAVERS TOI. EXORCISER LES FANTÔMES »

**CHLOÉ SAVOIE-BERNARD
DANS SUZANNE LAMY,
QUAND JE LIS JE M'INVENTE**

Alias, 2017, p. 221-224

Dans « Apparaître dans la ville », Chloé Savoie-Bernard s'intéresse à la minorisation que subissent certains corps dans l'espace public. Ancré dans une expérience vécue, son essai entrelace le récit de cet épisode douloureux à une réflexion féministe à la fois nourrie de théorie et de pratiques militantes. La poète y traite de mixité sociale, d'entretien des cheveux frisés, de *self-care* comme lutte politique, de travail émotionnel et de construction d'une sororité. Ainsi soulève-t-elle la question de l'articulation, chez les universitaires qui sont aussi des écrivain.e.s, non seulement du travail de recherche et de création, mais également de l'engagement politique et du vécu. Quelle place accorder à son positionnement, à ses propres expériences? C'est là l'enjeu des épistémologies du « point de vue », mais également celui des savoirs expérientiels et du savoir-faire, que certaines féministes cherchent à revaloriser comme savoirs à part entière dans la perspective de décroquer l'expertise universitaire et de repenser les rapports de pouvoir au sein de la recherche. Chez Chloé Savoie-Bernard, l'expérience enrichit la réflexion théorique, et inversement. Dans son essai, elle avance que pour imaginer l'égalité, « [...] il faut penser l'égalité des corps, une égalité travaillée par et pour le féminisme. [...] Quand l'égalité sera atteinte, [la] dénonciation [des gestes xénophobes ou misogynes] sera systématique. La honte aura changé de camp, passé des agressé.e.s aux agresseur.se.s ». Or cette question qui anime l'essayiste rejailit puissamment dans son travail de création, où rien n'est résolu. Comment concilier pratique d'écrivaine et conscience féministe sans y subordonner la littérature? En puisant au plus obscur de soi pour confronter, dans l'écriture, ce qui tenaille et blesse, répondent ses textes.

Par le geste
amoureux de la
citation, Chloé
prolonge la
mémoire de ses
sœurs littéraires,
relaie leur parole
et s'en fait l'écho
parfois fidèle,
parfois distordu.

« COMMENCER PAR LA HONTE »

Avec *Fastes*, son second recueil de poésie, Chloé Savoie-Bernard creuse les potentialités esthétiques du ratage et fait entendre la grinçante mélodie des corps qui chutent : « *je crains les trous // mémoires étriquées / dans lesquelles je devine / une vastitude où creuser // indice / commencer par la honte.* » Cette formule à valeur programmatique qui clôt le recueil ne ment pas : c'est bien la honte qu'explore la poète alors qu'elle investit l'expérience douloureuse du corps dans la ville et le sentiment d'inadéquation entretenu par rapport à cette enveloppe à la fois familière et étrangère, qui nous enserre et nous contraint. Chloé Savoie-Bernard l'avoue volontiers, ce malaise ressenti par rapport au corps l'obsède, et l'intéressait déjà au moment de la rédaction de son mémoire de maîtrise. Étudiant le *Journal* de Marie Uguay, elle s'est penchée sur la fragile concordance entre intériorité et extériorité dans l'écriture de la poète à une époque de sa vie où, son corps désormais handicapé, elle peine à le reconnaître comme sien. Faillible et friable, le corps, dans *Fastes*, est trituré, exhibé dans ses fissures et ses débordements. Avec une ironie particulièrement jouissive – annoncée d'emblée par le grandiloquent *faste* du titre, qui répond à celui de son premier recueil, *Royaume scotch tape* –, on y soulève sa peau pour voir ce qui se trame en dessous et on s'en échange de pleines lanières pour en comparer les arômes : « *au colmatage je préfère / glisser le levier entre chair et peau / appuyer de tout mon poids / voir ce qui dégringole / saute hors des interstices.* »

Les corps, dans *Fastes*, se font résolument politiques. Ce sont ceux des femmes, sans cesse sexualisés par le regard d'autrui, mais aussi tous ceux qui sont pointés du doigt, commentés et empoignés sans permission. Ces corps parlent malgré eux, laissent transparaître leurs héritages et leurs traumatismes, qui remontent à la surface du derme, indécents comme « *une robe / de chambre qui bâille* », ou sont gardés en bouche longuement, « *tarentules polies par la salive* ». La honte investie est celle qui naît face à la violence exercée par autrui, mais également face à l'incapacité à coïncider avec son corps et à l'habiter à la hauteur de ses idéaux : « *combien de couches / faudra-t-il retirer / regarder tomber / pour m'atteindre // tout épluchée / jusqu'à mon squelette / je ne m'offre ni ne me vends / mais on me prend quand même* ». À l'affût de tous les doigts d'honneur et de tous les crocs-en-jambe échangés dans la ville, Chloé Savoie-Bernard les dissèque, les scrute sous tous les angles et les démultiplie à foison. La honte devient ainsi un moteur de création. Écrire au plus proche de soi, en grattant « *trop loin entre [s]es côtes* », « *à la recherche de ce qui [la] découde / [la] désagrège* », semble être ce qui lui permet de tendre vers les autres.

« QUAND JE LIS, JE M'INVENTE AUSSI »

Cette pratique de la création tournée vers autrui, qui investit l'espace entre soi et l'autre, n'est pas rare chez Chloé Savoie-Bernard. Son œuvre témoigne d'une volonté de confronter son écriture à celle des autres, de créer et de prendre part à des espaces de partage, où diverses conceptions de la littérature sont mises en jeu, où l'on réfléchit à plusieurs pour observer les échos qui se tissent et les singularités qui émergent. Ainsi, elle fréquente les soirées de lecture de poésie, a pris part à de nombreux hommages dédiés à des écrivaines québécoises et participe régulièrement à des collectifs littéraires. Ce travail en commun s'accompagne d'un souci de revendiquer les liens qui l'unissent à ses contemporaines comme aux autrices qui l'ont précédée et d'inscrire son écriture auprès de la leur. « *Quand je lis, je m'invente aussi, et de toi à moi sans doute le fil est-il là : nous lisons et écrivons du même geste, dans lequel nous marquons nos silhouettes en même temps que celles des femmes que nous lisons* », écrit Chloé Savoie-Bernard à Suzanne Lamy dans la postface de *Quand je lis je m'invente*. Cette volonté d'écrire à partir des textes d'autrui donne lieu chez elle à une intertextualité foisonnante, qui fait signe à celle que pratiquaient dès les années 1970, à travers le collage et la théorie-fiction, notamment, certaines écrivaines féministes que l'autrice étudie à l'université. Les mots qu'elle cite, place en exergue de ses recueils, pastiche, découpe et *scotch tape* sont parfois les leurs.

De texte en texte, elle convoque ses écrivaines préférées et les appelle par leur petit nom. Nelly, Virginia, Suzanne, Sylvia, Louky, Gwenaëlle, la poète les prend par la main et arpente la ville avec elles. Établissant avec ces écrivaines un rapport affectif, horizontal, Chloé contribue à déhiérarchiser les rapports entre les œuvres et les chercheur.se.s qui les étudient, et à décloisonner les pratiques de la recherche et de la création. « *[N]otre hystérie est une robe pailletée, chaque sequin cousu*

par l'une de nous», écrit-elle dans *Royaume scotch tape* aux écrivaines sacrifiées qui sont ses muses, revendiquant le legs funeste de celles qu'elle conserve «à jamais [...] en travers / de la gorge». Or ces motifs récurrents dans son écriture, celui de préserver quelque chose en bouche, de même que le fait d'appeler les écrivaines par leur seul prénom, ou encore le champ lexical de la couture servant à illustrer la filiation, il arrive que Chloé en étudie elle-même la présence dans les textes des autres. Dans l'article «Les femmes comme au musée», elle relève effectivement certains des motifs qui circulent et se transmettent entre autrices féministes, confectionnant un imaginaire commun.

En les reprenant à son tour pour parler de ses muses, de ses sœurs, des filles et des femmes qui l'entourent, Chloé rassemble, fait communauté autour d'elle. «*La contamination est amorcée*», comme l'annonce la quatrième de couverture de ses *Femmes savantes*. Ainsi, à mon tour, j'agrippe sa main tendue et j'écris Chloé, juste Chloé, car je crois moi aussi que, comme l'histoire littéraire, la recherche en littérature n'est pas neutre, mais implique des choix qui ont à voir avec notre point de vue, nos préoccupations, nos affinités, qu'il est possible de reconnaître. Les choix que nous faisons à l'université peuvent contribuer à désigner certaines œuvres comme objets d'étude légitimes, à tracer ou à éclairer des parcours de lecture, à faire entendre des voix étouffées, ignorées, oubliées. Par le geste amoureux de la citation, Chloé prolonge la mémoire de ses sœurs littéraires, relaie leur parole et s'en fait l'écho parfois fidèle, parfois distordu. Ce faisant, elle inscrit son écriture dans une filiation qui se déploie en marge des canons prescrits par l'université. Des liens de solidarité en émergent parfois, tissant, par-delà les époques, les lieux et les langues, une sororité.

HABITER LES INTERSTICES

Chloé est chercheuse et écrivaine. Elle écrit des articles savants, des essais, des récits, des nouvelles et des poèmes. Si elle a consacré sa maîtrise et son doctorat à la recherche, plutôt qu'à la recherche-création, et mène ses projets d'écriture hors de l'université, il semble que ces deux pratiques ne sont pas étanches, mais savamment torsadées. Leur enchevêtrement ne trouve pas meilleure illustration, dans l'écriture de Chloé, que dans l'image du bricolage, qui traverse sa poésie en déclinant tout un réseau de motifs, de la couture à la chirurgie en passant par le maquillage, le tissage et la parure. Évoquant les tâtonnements de l'enfance et évacuant tout idéal de pureté, cette image rejaillit aussi dans sa prose pour illustrer tour à tour sa conception de la filiation, du corps et des formes littéraires, qui, pour Chloé, sont tous des constructions imparfaites, des bricolages que l'on ne cesse jamais de peaufiner. «*Bricolons-nous une image qui nous ressemble, sortons le ciseau et le scotch tape, et que la surface de nos mots soit rugueuse, qu'elle laisse voir les sutures, les traces de moi, les traces de toi*», écrit-elle encore à Suzanne Lamy. Chez Chloé, on peut choisir sa filiation, construire et reconstruire son propre héritage grâce à la littérature.

À ce bricolage répond aussi celui du corps, que l'on peut transformer, modeler, façonner à loisir, et dont la poète traque les chatoyants reflets dans les mots des autres : «*il faudra fouiller longtemps, ratisser poèmes et récits, nouvelles et essais, patiemment, afin de trouver ces bouts de bras, ces bouts de jambes, ces morceaux de corps que nous emprunterons, que nous volerons peut-être même afin de nous constituer, enfin, un corps qui nous ressemble*», écrit-elle en ouverture du collectif *Corps*. Or cette poétique du bricolage s'inscrit indubitablement dans un paradigme féministe constructiviste, qui conçoit les identités (de genre, de sexe, de race) non pas comme essences, mais comme relations. Ni immuables ni neutres, ces catégories sont considérées comme des constructions culturelles instables et mouvantes, vouées à se transformer encore et encore. Ainsi l'œuvre de Chloé me semble-t-elle entretenir un très fort rapport à la théorie, qui noue ses pratiques de recherche et de création, leur confère une cohérence, les entrelace en une poétique complexe, bricolée, faite de croisements et d'intrications incessamment rafistolées. De l'intersection de ces pratiques naissent des textes inclassables et généreux dans lesquels la poète enchâsse sa parole à celle d'autrui.

Revendiquant sa propre hybridité en faisant signe à celle pratiquée par Suzanne Lamy, «À travers toi» fait partie de ces textes bâtards, limitrophes, qui de toute l'œuvre de Chloé performant peut-être le plus puissamment la recherche-création : «*Désormais, lorsqu'ils parlent de mes textes et de ceux de mes amies, ils parlent de non-fiction, de romans féministes, de textes à thèse. Ils se demandent : est-ce un récit, est-ce de l'autofiction ? Est-ce de la poésie ou est-ce trop narratif pour en être ? Ils déclarent que c'est tout et que ce n'est rien et sans doute ne croient-ils pas si bien dire...*» À la suite de Suzanne, de Nicole Brossard, de France Théoret, et en cousant leurs mots aux siens, la poète investit le métissage, l'enchevêtrement des formes. Son écriture se déploie dans la «*peaurosité*» – j'emprunte le mot aux *Corps de papier* d'Andrea Oberhuber – entre soi et le monde, entre dedans et dehors, entre théorie, critique et création. Chez Chloé, c'est distendu, écartelé entre les formes, que le cuir des mots résonne le mieux. Accueillant les apories, la poète investit les interstices entre les postures de chercheuse et d'écrivaine. Elle campe dans l'entre-deux, habite cette tension féconde, lit et écrit «*du même geste*» en caressant le désir qu'un jour coïncident le fond et la forme, la chair et la peau, pour, enfin, faire corps.